Avcıoğlu Nebahat,
Turquerie and the Politics of Representation, 1728-1876.

Surrey-Burlington, Ashgate, 2011,
304 p. + 101 ill.
ISBN : 9-780754-664222

Avant de partir s'installer à New York, où elle enseigne l'histoire de l'art au Hunter College, Nebahat Avcıoğlu a profité de ses séjours en Angleterre et en France pour préparer la publication de ce magnifique ouvrage, richement illustré, consacré à la représentation des Turqueries dans l'Europe des XVIIIe et XIXe siècles. Il s'agit de son PhD soutenu au département d'histoire de l'art de l'université de Cambridge, UK.

Son étude s'intéresse aux transferts culturels, notion très étudiée depuis quelques années dans le champ des sciences humaines, en mettant particulièrement l'accent sur les transferts architecturaux et leur perception par les sociétés occidentales. Suivant la période étudiée, quatre types issus de l'architecture du monde ottoman auraient été adoptés par les Européens : le pavillon, le kiosque, la mosquée à dôme unique et les bains publics (hammam). Que ce soit en France, en Angleterre ou en Allemagne, ces bâtiments sont désignés par l'épithète « turc », univers qui souligne la référence culturelle à la mode dans les cours européennes. Les exemples les plus connus, et sur lesquels nous allons revenir plus longuement, sont les kiosques du roi de Pologne, Stanislas Lesczynski, construits dans les jardins du château de Lunéville en Lorraine entre 1737 et 1740 ; la « Turkish Tent », érigée en 1742 dans les jardins de Vauxhall à Kennington, près de Londres, en l'honneur du prince de Galles, Frederick ; la mosquée de « style turc » construite par William Chambers en 1762 dans les Jardins de Kew et le « Turkish Bath » de la Jermyn Street, réalisé par le diplomate David Urquhart et ouvert au public en 1862.

Aucune de ces structures n'est conservée, mais de nombreux témoignages subsistent. L'auteur s'est donc livrée à une longue enquête dans les archives et bibliothèques pour être en mesure de nous retracer l'histoire de ces curiosités pittoresques qui, loin d'être de simples fantaisies éphémères d'excentriques, ont été réalisées par des commanditaires qui, pour certains, avaient une réelle connaissance de l'architecture ottomane. C'est le cas en particulier du roi Stanislas et de David Urquhart qui avaient longuement séjourné en Orient ; d'autres, au contraire, surent s'inspirer de la riche littérature de voyage pour réaliser leur projet. À l'origine, toutes ces constructions ont été conçues pour durer, d'où l'idée qu'il ne s'agit pas de simples caprices pour satisfaire une mode du moment. En retraçant leur histoire, l'auteur nous reconstitue le contexte spécifique de chacune. Bien que ces bâtiments n'aient pas toujours suscité l'enthousiasme du public ou des critiques, ils ont su attiser la curiosité des contemporains et générer de nombreux commentaires.

D'emblée, N. A. souligne le fait que les commanditaires qui ont fait le choix de construire *alaturca* étaient d'une certaine façon des marginaux, libres de pouvoir assouvir leurs fantasmes. Stanislas était un roi déchu du trône de Pologne ; le prince Frederick, prince de Galles, duc d'Edimbourg et de Cornouailles, resta simple héritier présomptif à la couronne de Grande-Bretagne ; sa mésentente avec le roi Georges II est restée légendaire. Selon certaines rumeurs, son père biologique n'était autre qu'un des deux serviteurs turcs de sa mère, la margravine Caroline de Brandebourg-Ansbach du temps où celle-ci vivait à la cour de Herrenhausen. Enfin, l'écossais David Urquhart, un diplomate aux idées jugées trop progressistes, fut rappelé brusquement de son poste de premier secrétaire d'ambassade à Constantinople en 1837.

L'ouvrage se divise en trois grandes parties : le kiosque, la mosquée et le hammam. Dans la première partie, deux études sont présentées : les kiosques réalisés en Lorraine par le roi Stanislas Lesczynsky et celui érigé à Vauxhall Garden en l'honneur du prince de Galles.

Stanislas Leszczynski (1677-1766), roi de Pologne de 1704 à 1709 sous le nom de Stanislas Ier, fut chassé de son trône en 1709. Il rejoignit le roi Charles XII de Suède dans son exil en Moldavie, alors province ottomane. En 1714, Charles XII lui conféra la jouissance de sa principauté de Deux-Ponts (Zweibrücken), à la frontière de la Lorraine. Stanislas put dès lors cultiver sa passion pour la musique, la philosophie, les sciences et les arts. Dès cette époque, il fit construire un palais baroque « aux allures orientales », qu'il baptisa *Tschifflick*, mot emprunté au turc *çiftlik*, qui fait référence aux grands domaines ottomans. À la mort de Charles XII en 1718, Stanislas et sa famille trouvèrent refuge auprès du duc Léopold Ier de Lorraine, beau-frère du Régent puis, après le mariage du jeune Louis XV avec sa fille, la princesse Marie, Stanislas entra en possession du duché de Bar et de celui de Lorraine. C'est à ce long exil lorrain, que la ville de Nancy doit son embellissement, et c'est là que Stanislas cultiva son goût pour les jardins orientaux. Dans le parc du château de Lunéville, il fit édifier de curieux bâtiments : le *Kiosque* et le *Trèfle*, la *Fontaine royale* et un second *Kiosque* à Commercy, dont les toits ondulants, œuvre de l'architecte Emmanuel Héré (1705-1763), apparaissent pour la première fois dans l'architecture européenne.

BCAI 30 (2016) Avcıoğlu Nebahat: Turquerie and the Politics of Representation, 1728-1876., recensé par Frédéric Hitzel
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Vauxhall désigne un lieu de divertissement établi à Londres dans les jardins de Kennington au milieu du XVIIIe siècle. Les *Vauxhall Gardens* étaient une sorte de parc d'attractions où les visiteurs parcouraient un univers de fausses ruines, d'arcs de triomphe ou de pavillons, écoutaient de la musique et assistaient à des spectacles de théâtre, de danse et de poésie. C'est dans ces espaces que fut érigé en 1742 un curieux pavillon ouvert sur les quatre côtés, appelé « Turkish Tent » (voir le tableau de Canaletto en couverture du livre). La publication d'un pamphlet politique intitulé *Turkish Paradise or Vauxhall Gardens*, accentua le caractère turc des lieux, désormais devenu le « paradis turc » (Turkish Paradise) des promeneurs et des badauds. Selon N. A., les kiosques de Lunéville, ainsi que celui des jardins de Vauxhall, s'inspiraient des constructions ottomanes que l'on trouve à Istanbul. Il est en effet probable que les architectes Emmanuel Héré et William Kent se soient inspirés des jardins du palais de Topkapı, largement commentés dans les récits de voyage, en particulier, en consultant les magnifiques planches gravées de l'ouvrage de Aaron Hill (*Full and Just Account of the Present State of the Ottoman Empire*, Londres, 1709).

Les jardins de Kew (Kew Gardens) sont situés sur les bords de la Tamise, entre Richmond et Kew, à l'ouest de Londres. Fondé en 1759, ce lieu emblématique de l'époque victorienne, conserve l'une des plus importantes collections de plantes du monde. Sous la direction de l'architecte écossais Sir William Chambers (1723-1796), les jardins allaient accueillir un ensemble de bâtiments exotiques. Chambers était bien placé pour réaliser de tels bâtiments car, dans sa jeunesse, il avait travaillé pour la Compagnie des Indes Orientales suédoises, ce qui lui avait permis de voyager en Inde et en Chine. À son retour, la publication de *Designs of Chinese Buildings* (1757) puis de *Dissertation on Oriental Gardening* (1772), dont il appliqua les conceptions à Kew, eurent un énorme retentissement ; ses gravures servirent de modèles à tous les architectes de l'Europe. Les premières constructions de Chambers à Kew Gardens remontent à l'année 1857 ; il réalisa pour la princesse douairière de Galles, Augusta, une série d'édifices (arc romain, temples antiques, palais de l'Alhambra, temple de la victoire). Puis, devenu conseiller du prince de Galles et architecte des bâtiments royaux, il construisit en 1761 une pagode chinoise et une superbe mosquée, cette dernière étant l'objet de la seconde partie de ce livre. Cette mosquée était constituée d'un grand salon central, à la forme octogonale, surmonté d'un large dôme, encadré par deux salons plus petits et par deux minarets de part et d'autre de l'entrée.

Selon N. A., la forme du dôme trouve son inspiration dans l'architecture des grandes mosquées impériales de l'Empire ottoman (p. 158). Pour le démontrer, elle se livre à de nombreuses extrapolations et interprétations. Mais bien que celles-ci ne manquent pas d'intérêt, elles reposent parfois, selon nous, sur des hypothèses fragiles. Il en est de même sur le sens à donner à ces réalisations. Peut-on en effet supposer que cette architecture reflète les visées impérialistes de George III comme elle l'affirme (p. 175) ? Certes, la date correspond à la guerre de Sept ans (1757-1763) et à son accession au trône en 1760, mais faut-il y voir des ambitions orientales ? Ces formes exotiques sont-elles un message politique caché ou bien simplement le reflet d'inspirations nouvelles que l'on retrouve un peu partout en Europe ? Est-il possible que la margravine Augusta ait souhaité embellir ses jardins à l'instar de ce que certaines sultanes réalisaient à la même époque à Istanbul ? Il est, en revanche, certain que les artistes ont lu les récits de voyage et qu'ils ont étudié scrupuleusement les planches réalisées par les voyageurs.

La troisième partie, selon nous la mieux étudiée, est consacrée aux bains, les fameux hammams. N. A. nous transporte au milieu du XIXe siècle. À cette époque, les bains turcs sont largement connus en Europe grâce aux récits de voyage, aux gravures, aux peintures, dont le fameux *Bain turc* de Jean-Dominique Ingres révélé au public parisien en 1861. Mais, pour les Occidentaux, du moins dans l'esprit de certains intellectuels et politiciens anglais, le hammam n'est pas seulement synonyme de détente et de relaxation. C'est aussi un espace privilégié de mixité sociale. Dans ce contexte, David Urquhart (1805-1877), diplomate et voyageur, fin connaisseur de la Turquie, joua un rôle important. Pour lui, les bains publics sont une avancée sociale car ils offrent l'occasion, aux différentes catégories sociales de se mélanger, « de créer des relations avec les ordres inférieurs » comme il l'écrit (*to create an intercourse with the lower orders*, p. 201). Dès 1847, il entame une série de conférences sur le bien-être de ces établissements, dont on retrouve les principales idées dans son livre *The Pillars of Hercules* (Londres, 1850). Une première construction privée voit le jour à Blarney, près de Cork, en 1856, suivie d'une seconde dans sa résidence de Rickmansworth dans le comté de Hertfordshire, au nord-ouest de Londres. En 1859, le premier bain public ouvre ses portes à Manchester, bientôt suivi par toutes les grandes villes de Grande-Bretagne (Dublin, Bradford, York, Leicester, Newcastle et Leeds). Urquhart va créer la *London and Provincial Turkish Baths Company*, pour lui permettre de réaliser son projet : les premiers bains publics de Londres, les Turkish Baths de la Jermyn Street, situés à deux

BCAI 30 (2016) Avcıoğlu Nebahat: Turquerie and the Politics of Representation, 1728-1876., recensé par Frédéric Hitzel
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

pas de Piccadilly Circus. Les plans sont réalisés par l'architecte George Somers Clarke et supervisés par un médecin du sultan Abdülmecid, le Dr Julius van Millingen ; l'ensemble est inauguré le 26 juillet 1862. Mais, curieuse ironie du destin, contrairement à ce que Urquhart espérait, le Jermyn Street Hammam – qui fonctionnera jusqu'en 1940 et sera détruit lors des bombardements de l'aviation allemande –, ne sera utilisé que par de riches londoniens ou de prestigieux visiteurs tels que le prince de Galles, le prince Jérôme Napoléon, le romancier Anthony Trollope.

D'autres projets ou réalisations de bains publics verront le jour à travers le monde, que ce soit à New York, projet soutenu dès les années 1860 (mais non réalisé) par le prof. Christopher Oscanyan, un natif de Constantinople, ou en France où le premier établissement ouvrira ses portes à Nice en 1868. Il faudra cependant attendre 1876 pour que Paris connaisse son premier établissement, le célèbre *Hammam, bains turco-romains* de la rue Auber.

Le livre de Nebahat Avcıoğlu est intéressant pour tous ceux qui étudient les transferts culturels entre l'Empire ottoman et l'Europe occidentale, notamment dans le domaine architectural. Sa documentation, souvent inédite, est riche, et les pistes de réflexion originales. On peut toutefois se demander si l'auteur n'a pas tendance à ne voir les influences architecturales qu'à travers le prisme ottoman, pour ne pas dire stambouliote. Certes, la capitale ottomane a souvent influencé les artistes, mais d'autres villes orientales ont pu jouer ce rôle avant le XX^{e} siècle. Sans aller très loin, de nombreuses villes des Balkans ou d'Europe centrale, donc plus proches de la France ou de la Grande-Bretagne, n'étaient-elles pas tout aussi exotiques ? D'autre part, à aucun moment de cette étude il n'est fait allusion à de quelconques individus orientaux résidant en Angleterre, qui auraient pu jouer un rôle de passeur. Or, on sait que le séjour des ambassades extraordinaires ottomanes ont pu influencer les cours occidentales. Lors de leurs déplacements, ces diplomates exigeaient des salles d'eau, des lieux d'aisance, des espaces de prière, une alimentation particulière. Les cours européennes faisaient tout leur possible pour répondre aux besoins de leurs hôtes de marque et sollicitaient souvent les conseils des spécialistes de l'Orient, que ce soit les diplomates, marchands, pèlerins, voire les aventuriers, pour les aider à recréer un cadre oriental adapté. Certes, il s'agit de sources mineures, difficiles à trouver, ce qui souligne la complexité de cerner d'où viennent les modes et influences.

Frédéric Hitzel
CRNS-EHESS

BCAI 30 (2016) Avcıoğlu Nebahat: Turquerie and the Politics of Representation, 1728-1876., recensé par Frédéric Hitzel
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net